

ou du soin de recueillir jusqu'aux moindres détails d'une conversation, si le déplacement de ces objets que ne suivait point son regard, si une interpellation à laquelle elle ne répondait point, n'avaient démontré qu'elle n'entendait rien. Elle ne reconnaissait pas même sa fille, qui pourtant l'entourait des plus douces prévenances, des soins les plus tendres. Une fois tous le mois, elle se réveillait de cette espèce de léthargie ; alors elle se levait précipitamment et cherchait à franchir les portes et les fenêtres qu'on tenait soigneusement fermées dans ses moments-là. Ses yeux devenaient étincelans ; ses bras se tordaient d'une manière convulsive, et d'une voix étouffée, semblable à celle que, pendant notre sommeil, un songe pénible fait sortir de notre poitrine, elle s'écriait : " Au feu ! Où est mon enfant ? Je veux sauver mon enfant ! " Cette crise se prolongeait durant quelques heures, puis elle retombait dans sa précédente immobilité.

La triste position de madame Ducange affectait profondément Cornélie, non que le chagrin qu'elle ressentait trouvât son aliment dans une douloureuse comparaison du présent avec le passé ; car elle ne pouvait se souvenir d'avoir vu, à aucune époque, la plus faible lueur de raison éclairer cet impossible visage. Mais si l'être qui eût dû l'aimer le plus au monde n'avait jamais pu répondre à ses caresses ; si, dans son enfance, dans sa jeunesse, elle avait été privée des secours et des conseils de son guide naturel ; si enfin il lui avait manqué ces soins, cette vigilance de chaque jour et de chaque instant, qui, plus que la voix du sang, font germer en notre cœur l'amour et la reconnaissance elle connaissait la catastrophe qui, en privant madame Ducange de la raison, l'avait brusquement enlevée aux devoirs et aux douceurs de la maternité ; elle savait que cette aliénation d'une noble intelligence remontait à une grand dévouement dont elle avait été l'objet, à un de ces dévoûmens sublimes qui ne peuvent jaillir que du cœur d'une mère. Aussi la vue de cette pauvre créature, à qui il ne restait plus de la vie que les apparences, était-elle devenue pour Cornélie une torture incessante ; cause innocente d'une si triste infortune, elle s'en accusait avec la même amertume que si sa volonté y eût coopéré ; elle allait jusqu'à se reprocher son bonheur d'épouse et son bonheur de mère ; et lorsque, cedant aux douces exhortations de son mari, elle laissait par complaisance un sourire arriver sur ses lèvres, il y avait dans ce sourire une expression qui faisait mal.

M. Desperrois s'était marié par amour ; loin de s'affaiblir, comme cela arrive trop souvent dans ces sortes d'union, sa tendresse semblait acquérir chaque jour une force nouvelle ; pour ramener le calme et la joie dans le cœur de Cornélie, il n'eût

pas hésité à faire le sacrifice d'une partie de son existence. Le hazard lui ayant mis sous les yeux un ouvrage dans lequel étaient citées différentes guérisons opérées par Amédée, il crut voir dans cette circonstance un avertissement du ciel ; il écrivit au jeune docteur, et l'attendit avec une impatience inexprimable, regardant comme perdus pour le bonheur tous les instans qui s'écoulaient jusqu'à celui de son arrivée.

Le premier soin d'Amédée fut de s'informer si l'aliénation des facultés intellectuelles s'était annoncée chez Mme Ducange brusquement ou par des symptômes successifs, et dans quelles circonstances elle s'était déclarée. M. Desperrois lui répondit par le récit suivant :

" Madame Ducange, veuve, après six mois de mariage, d'un époux qu'elle adorait, puisa dans l'amour maternel assez de courage pour supporter ce premier malheur. Elle était enceinte et donna le jour quelques mois plus tard à une fille sur laquelle se concentrèrent toutes ses affections. Sa bouche retrouva même des souris pour sa Cornélie, la joie reparut dans son regard ; sa vie avait encore un but de tendresse dans le présent, un espoir de bonheur et d'orgueil dans l'avenir. Sa place de toutes ces heures, de toutes les minutes fut dès lors auprès du berceau de sa fille bien aimée ; attentive à deviner ses besoins, souffrant de ses douleurs, jouissant de son bien-être, la protégeant de sa présence même pendant son sommeil, elle la couvait des yeux comme un avare son trésor, et, dans sa continuelle appréhension que le sort ne vint lui ravir ce dernier bien, elle s'ingéniait à lui faire de ses tendres embrassemens et de sa vigilante sollicitude un bouclier qui la rendit invulnérable.

" Cornélie avait un an à peine lorsqu'arriva l'affreux sinistre qui transforma toute une ville en un monceau de cendres, et plongea en un seul jour mille familles dans la consternation et le désespoir. Au moment où l'incendie commençait à dévorer Salins, madame Ducange se trouvait chez son notaire où l'avait fait appeler pour le débat de quelques intérêts de succession. Aux premiers cris d'alarme, ce fut la pensée de sa fille qui lui vint d'abord à l'esprit. Elle sortit précipitamment et se mit à courir de toutes ses forces vers la grande place où était située sa maison. Un horrible spectacle l'y attendait. Déjà le feu s'était emparé de l'étage inférieur, et des jets de flammes s'élançaient avec impétuosité à travers les portes et les croisées dont les vitres se brisaient et volaient en mille éclats. A cette vue, madame Ducange, hois d'elle-même, s'élança vers sa demeure en criant : " Ma fille ! ma fille ! " Quelques hommes, émus de compassion, se jetèrent devant d'elle pour la retenir.

" Laissez moi, dit-elle, laissez-moi ! mon enfant est là, je veux sauver mon enfant ! "